

## ISABEAU

Dame Isabeau se tenait, immobile, sur le chemin de ronde. Ses mains étaient crispées sur la pièce d'étoffe blanche qu'elle venait de cesser d'agiter. Son regard, par le créneau, fixait le tournant du chemin où, à la corne du bois, la poussière soulevée par les chevaux, retombait en lentes volutes.

Sur son jeune visage, des larmes brûlantes traçaient des sillons de lumière dans l'éclat insoutenable du soleil de midi.

Près de la tour de guet, quelques hommes d'armes dévolus à la défense du château, bavardaient entre eux à mi-voix en lui jetant, de temps à autres, des coups d'oeil furtifs.

Tout en haut, sur le toit cônique d'une échauguette, la bannière bistre brodée de la croix occitane, rouge et or, ondulait faiblement dans l'air surchauffé, comme pour saluer une dernière fois ceux qui venaient de partir.

La vie semblait s'être arrêtée, tout était figé. Les minutes s'étiraient, longues comme des siècles. Isabeau restait immobile, absente. Seuls subsistaient le froissement assourdi de la bannière, le raclement des solerets sur la pierre dure et le crissement des insectes dans les bouquets de genêts.

Enfin, Isabeau baissa le front. Ses lèvres prononcèrent une prière muette. Puis, se détournant du paysage tourmenté vert et ocre qui s'étendait à ses pieds, elle revint à pas lents vers l'étroit escalier de pierre, abandonnant le chemin de ronde incendié de soleil aux sentinelles.

Près de l'escalier, adossé à un merlon, un adolescent, grand et blond, encore imberbe, vêtu de noir, la regardait approcher avec gravité.

Elle s'arrêta à sa hauteur et soupira avec un sourire triste :

- Et voilà ! Il est parti. Je vais maintenant passer mon temps à attendre son retour...

Le jeune homme inclina la tête.

- Moi aussi, je vais l'attendre. Sire Raymond a été si bon pour moi. Il m'a tout donné alors que je n'avais rien. Mon père aurait voulu...

Il se mordit les lèvres, honteux d'une émotion qu'il ne savait contenir. Changeant brusquement de sujet, il fixa la jeune femme pour lui demander :

- Finalement, ma Dame, lui avez-vous dit... ?

Elle secoua lentement la tête sans répondre, le regard absent, comme tourné vers l'intérieur. De la main qui étreignait toujours l'étamine blanche, elle fit un petit geste de salutation et, relevant légèrement le bas de sa robe pervenche, entreprit de descendre l'escalier aux marches inégales qui la ramènerait au niveau des pièces d'habitation, dans la plus grosse tour.

Une lourde responsabilité que la sienne. A seize ans, à peine, elle était la "Dame" du château, Isabeau, épouse de Raymond, seigneur de Saljac, dont le domaine s'étendait à tout l'horizon visible. Au pied du château, sur la même croupe s'étirait le village de Saljac où vivaient les paysans attachés au domaine. Des champs de blé et de seigle se juxtaposaient tout au long de la boucle de l'Olt tandis que les vignes escaladaient les pentes pierreuses exposées au midi. Sur les sommets érodés apparaissait le grès rouge que tentait de masquer une maigre végétation de bruyères et de genêts.

Tandis qu'elle regagnait ses appartements, elle revivait en pensée les dernières séquences de sa jeune vie. Seconde fille du Consul d'Albeyrac, une ville franche proche du fief de Saljac, elle avait été remarquée par Raymond alors qu'il s'était arrêté là pour négocier quelque droit de passage avec son père. Elle avait apporté à boire aux deux hommes et le regard du seigneur de Saljac s'était longuement attardé sur

la gracieuse silhouette. Elle même, tout en observant l'attitude modeste qui sied à une jeune fille de son rang, n'avait pas été sans admirer la prestance de l'invité qui, tout en ayant près de deux fois son âge, n'en était pas moins fort bel homme.

Les choses n'avaient pas trainé. A quelques temps de là, Sire Raymond avait fait tenir demande au Consul de lui accorder sa fille en mariage devant Dieu pour qu'elle devînt la Dame de son domaine.

Les noces s'étaient déroulées trois semaines plus tard, en l'église d' Albeyrac. Après quoi, un banquet avait réuni les nouveaux mariés, les parents de la jeune fille et quelques notables tandis que, partout dans le village, des tréteaux avaient été dressés pour que les habitants puissent profiter de la fête.

Après vêpres, Raymond l'avait hissée sur son cheval, non en croupe mais devant lui, entre ses bras, et c'est blottie contre lui, la tête nichée dans son cou, qu'elle avait parcouru les quatre lieues qui l'éloignaient du décor de son enfance.

Raymond s'était montré tendre et attentionné. Loin de cloîtrer sa jeune épouse, il avait tenu à l'initier lui-même à son nouveau rôle. Chaque jour, il lui avait fait découvrir un nouvel aspect de son domaine. En administrateur avisé, il avait pour principe, suivant en cela l'exemple de son propre père, Renaud de Saljac, mort en croisade au siège de Saint Jean d'Acre, d'encourager plutôt que de sévir et de prêter une oreille attentive aux requêtes de ses gens. Sa justice était bienveillante et il s'était toujours abstenu d'user de certaines prérogatives coutumières qu'il estimait injustes et malséantes. Aussi, au passage du jeune couple, les paysans, loin de se dissimuler, venaient-ils les saluer en appelant sur eux la bénédiction divine.

Elle avait appris à monter et Raymond lui avait fait don d'une haquenée blanche pour laquelle il avait fait exécuter une selle du cuir le plus fin.

Plusieurs mois, ils avaient pu, de concert, explorer les raidillons bordés de pruneliers, débusquant lièvres et perdrix dont quelques exemplaires finissaient sur leur table.

L'automne gris était venu. Le vent d'Autan gémissait le long des courtines, enroulant des écharpes de feuilles mortes au cou des poivrières, s'infiltrant dans les meurtrières et hululant dans les passages étrécis du chemin de ronde. On avait alors allumé un grand feu dans la haute cheminée de pierre de la grande salle du donjon. Désormais, Isabeau passait là de longues heures à broder ou à entrecroiser des fils de laine sur un cadre de bois, tissant nappes et surplis. Raymond, cependant, allait veiller à la rentrée des récoltes, distribuant ordres et conseils à ses gens pour constituer des réserves de bois et de vivres.

Et puis l'hiver. L'hiver est rude en ces régions. Le froid est l'ennemi permanent de ces demeures austères où, tapisseries et tentures luttent vainement contre les courants d'air qui s'infiltrèrent par les moindres fissures.

La salle des gardes avait sa propre cheminée mais les sentinelles devaient se réfugier dans des abris de bois disposés tout au long du chemin de ronde, réchauffant leurs doigts raidis par le froid à des braseros de fer dans lesquels rougeoyait des braises de châtaigner.

Dans le donjon carré, Isabeau se revoyait, devisant avec Raymond, assis dans des cathèdres à hauts dossiers, près de la cheminée. Deux serviteurs, vêtus de brun, avaient ôté du foyer la longue broche torsadée sur laquelle venait de rôtir la carcasse d'un mouton. Le service était simple et les fastes inconnus. A l'aide de couteaux de fer, ils avaient détaché le morceau de choix qui composerait le dîner de leurs maîtres. Le reste serait découpé dans la souillarde et réparti entre les divers occupants du château, hommes d'armes et leurs familles, serviteurs et balladins de passage.

A ces souvenirs, le coeur d'Isabeau se gonflait de chaleur et d'amour. Elle avait passé là des soirées merveilleuses, aimée d'un homme juste et bon, à l'abris de tout.

Et puis, un soir, alors que la nuit était déjà tombée, un cavalier avait franchi les barbacanes et sonné de la trompe au pont-levis. On l'avait fait entrer. Pour Isabeau, son arrivée avait marqué la fin de son bref bonheur.

Il n'était pas rare qu'un voyageur attardé demande l'hospitalité pour la nuit et celle-ci lui était toujours accordée. Parfois même, Raymond l'invitait à sa table et, en retour, lui demandait de parler des pays qu'il avait traversé et des gens qu'il avait rencontré. Mais, cette fois, il ne s'agissait pas d'un pérégrin de passage mais d'un envoyé du Comte de Toulouse, suzerain du Seigneur de Saljac.

L'homme avait conféré avec Raymond jusque tard dans la nuit, bien longtemps après qu'elle même se fut retirée. Au matin, il était reparti.

Et depuis lors, l'humeur de son époux s'était assombrie. Certes, il lui prodiguait toujours les mêmes marques de tendresse et les mêmes soins. Mais, parfois, il s'isolait et restait de longs moments sans parler, perdu dans des pensées où elle n'avait aucune part. D'autres fois, il s'efforçait de regarder au dehors, à travers le parchemin huilé des étroits fenestrons ou bien, se couvrant d'une vaste houppelande en laine de chèvre, il s'en allait errer sur le chemin de ronde, scrutant un horizon qui n'existait que pour lui seul.

Isabeau n'avait pas osé poser de question. Mais elle se sentait triste et inutile, impuissante à le soulager du fardeau qui l'obsédait.

Enfin, un soir, il s'était résolu à tout lui dire. Il lui avait expliqué que le Pape Innocent III, prenant prétexte de l'assassinat de son légat, Pierre de Castelneau, avait fait appel aux barons du nord menés par Simon de Montfort pour entreprendre une croisade contre le Comte de Toulouse, Raymond VI, qu'il soupçonnait de soutenir l'hérésie Cathare.

Déjà, leurs armées s'étaient mises en route et convergeaient vers Béziers. Quant au mystérieux cavalier, c'était un émissaire dépêché par le Comte de Toulouse pour mander ses vassaux en renfort afin de défendre les fiefs occitans contre la rapacité de ces croisés d'un nouveau genre.

Son honneur de Chevalier commandait à Raymond de répondre à l'appel de son suzerain. Le métier des armes était celui pour lequel on l'avait formé, pour lequel il avait reçu l'adoubement et qui était la justification de son titre et de son rang.

Mais ce qui le troublait était que les ennemis qu'il allait devoir combattre étaient des croisés. Des croisés envoyés par le Pape, chef de la propre église à laquelle il était fidèle, sous le prétexte avoué de réduire à merci les hérétiques. Quoique soumis à l'église romaine, la plupart des seigneurs occitans, le Comte de Toulouse en tête, soutenaient ouvertement les Cathares. Mais, dans le même temps, il allait se trouver face à ces mêmes croisés qui, des années plus tôt, s'étaient battus contre les infidèles. Certains avaient été des compagnons d'armes de son propre père qui était mort à leurs côtés. Ces mêmes hommes qui partageaient la même foi, qui, en d'autres temps, auraient été ses alliés.

Isabeau avait senti son coeur se serrer, mais, en digne épouse d'un noble chevalier, avait su répondre à son attente et cacher sa souffrance. Elle s'était contentée de lui prouver son amour à chaque occasion et s'était attachée à le seconder du mieux qu'elle pouvait dans toutes les tâches d'intendance qui lui revenaient.

Rassuré sur les capacités de sa femme en ce domaine, Raymond avait pu se consacrer à la préparation de son expédition : rassembler et entraîner la petite troupe qui devait l'accompagner, faire forger les armes et les armures supplémentaires dont ils auraient besoin, équiper les chevaux en sellerie et en caparaçons.

Alors que le jour du départ approchait, Isabeau s'était rendue compte, à des signes auxquels une femme ne se trompe pas, qu'elle allait être mère. Cette découverte avait été pour elle une grande fierté et, pendant un instant, elle s'était réjouie du précieux cadeau qu'elle allait faire à Raymond. Mais, très vite, elle s'était avisée que cette heureuse nouvelle risquait d'être un motif supplémentaire d'inquiétude pour lui. Enceinte, elle nécessiterait une attention soutenue et lui-même serait dans la peine de devoir la quitter alors que sa présence s'avèrerait nécessaire. A quoi bon le torturer ainsi. Sa conscience s'en chargeait déjà bien assez. Elle s'était donc résolue à ne rien dire.

Et c'est donc par une belle matinée de juin qu'après des adieux passionnés, Raymond s'en était allé, bannière en tête, accompagné de ses chevaliers et d'une trentaine de fantassins. Ils s'en étaient allés lentement, franchissant la pont-levis et la barbacane, et avaient descendu le chemin poudreux, blanc de soleil, en direction de l'ouest. Au pied de la butte dont le château formait la proue, le chemin s'enfonçait dans les ramures, vers les collines derrière lesquelles le groupe avait bientôt disparu.

Le coeur lourd, Isabeau franchit le pont volant jeté entre le mur d'enceinte et le donjon. Elle jeta un regard par dessus son épaule avant de franchir la porte mais la haute muraille lui masquait l'horizon. Avec un soupir, elle entra dans l'ombre fraîche des murs épais.

Elle allait devoir donner des ordres, tout faire préparer pour la future naissance et, en même temps, s'occuper du domaine. Heureusement, elle pourrait compter sur l'aide efficace du jeune Norbert que Raymond avait laissé sur place pour la seconder. Quoiqu'à peine sorti de l'enfance, il avait fait preuve de tant d'aptitudes que Raymond avait tenu à

l'armer chevalier avant son départ, en partie pour reconnaître ses mérites, mais surtout, pour l'investir d'une autorité dont il aurait besoin durant son absence. Désormais, la sécurité du château et du village dépendaient de son jugement et de sa vaillance.

Dans la grande salle, le Capelan attendait Isabeau, la figure grave. Il était vêtu de la robe brune de l'ordre de Saint-Benoît, mais son capuchon était rejeté en arrière, révélant une tête forte à l'abondante chevelure grise dont la tonsure était presque invisible.

Il inclina légèrement la tête en signe de salutation.

- Les jours qui s'annoncent seront difficiles, dit-il lentement. Votre tâche sera lourde, très lourde. Quand le berger est absent, les loups guettent les agneaux. Mais ayez confiance. Le Seigneur vous guidera !

Elle esquissa un faible sourire, puis s'approcha de lui.

- Mon Père, je dois vous dire quelque chose. J'attends ..., enfin..., j'attends un enfant. Raymond ne le sait pas. Je n'ai pas voulu lui ôter son courage. Mais, j'ai peur. J'ai peur pour lui, j'ai peur pour l'enfant et même... j'ai peur pour moi... je veux dire, j'ai peur de ne pas me montrer à la hauteur de la confiance que Raymond a placé en moi... Je suis ignorante... Priez pour moi, mon Père, pour que Dieu me donne le courage, la force de mener ma tâche à bien pour qu'à son retour, Raymond retrouve son domaine tel qu'il me l'a confié...

La fin de sa phrase s'étrangla dans un sanglot.

Emu, le Capelan vint à elle et posa la main sur son bras.

- Peut-être auriez-vous du dire à Sire Raymond que Dieu avait béni votre union. Cela lui aurait été une raison supplémentaire de se garder... mais cela aurait pu aussi lui être une lourde charge en son coeur... Franchement, je ne sais pas. Mais Dieu est bon. Il vous aidera. Ayez confiance

en Lui... Et ayez confiance en vous !

Et maintenant, enchaîna-t-il sans transition, il faut que nous parlions de la chapelle : il y a des fissures dans le mur du fond qui me soucient fort...